L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 11 JUIN 1887. 60me Année

Dufour & Bonnet.
Propriétaires Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La., a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
SAMEDI, 11 JUIN 1887.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$5 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix édité de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Bourse Arcade

PAR JASP. GUINAULT.—Résidences à étages dans le Deuxième District. Terrains et bâtisses de valeur dans divers districts.

PAR WARREN HOMES.—Un terrain avec bâtisses dans le Troisième District.

PAR B. ONORATO.—Deux actions du fonds capital du N. O. Cotton Exchange.

PAR LE SHÉRIF.—Terrains de valeur avec bâtisses dans les Troisième et Quatrième Districts.

PAR MACON PAUL & ROBINSON.—A l'ancien bureau de MM. Kennard, Howe & Prentiss No 3 1/2 rue Carondelet.—Un lot de livres de lois, meubles de bureaux, etc.

PAR C. E. GIRARDEY & CO.—Sur les lieux, No 271 rue Decatur, tout le contenu du local consistant en vins liqueurs variées, pendules, tables, chaises, comptoirs, installations, etc.

PAR E. CURTIS.—A 11 heures, tout le contenu du City Hotel, pour cause de retrait de vaisseaux.

La haine de M. de Bismarck contre la France.

Pour se rendre un compte un peu exact du but qu'ont dû poursuivre la politique française depuis trente ou quarante ans, il est utile, ainsi tant de temps s'a-percevoir (il lui a fallu, afin qu'elle ouvrît les yeux, l'effroyable catastrophe—nous dirions presque la terrible leçon—de 1870) il est nécessaire de remonter aux débuts de M. de Bismarck dans la carrière parlementaire, disons, tout-à-fait, dans la carrière politique. De quelque côté qu'elle se soit tournée, depuis cette époque; qu'elle ait été en République ou en monarchie—elle a toujours trouvé en face d'elle M. Otto de Bismarck Schonhausen. Cet homme a été constamment son mortel ennemi, dans quelque situation qu'il se soit trouvé; la haine qui l'a toujours animé n'a fait que grandir, et comme, depuis au moins vingt ans, il est le pivot de la politique européenne; qu'il a fait, longtemps, qu'il fait encore, trembler tant de nations, c'est sur lui qu'elle doit, sans cesse, fixer ses regards, pour régler sa conduite sur celle de son adversaire acharné. Toutes les fois que le chancelier manifeste un désir, le mieux qu'elle ait à faire est de s'en méfier, et si, de Berlin, d'un ton doucereux, on la menace à bouche, on lui crie: "tournez au nord, ou au midi," malheur à elle, si elle n'aperçoit pas le piège qu'on lui tend; si elle ne cherche pas, ouvertement, si elle le peut; par des faux fuyants, si elle y est forcée, à faire précisément le contraire de ce qu'on lui demande.

Il n'est rien d'intéressant à étudier comme les commencements de M. de Bismarck dans le parlement prussien. Ce fut en 1847 que le roi de Prusse convoqua, pour la première fois, à Berlin, le Landstag "mot—c'est-à-dire la réunion des députés provinciales en diète nationale. M. de Bismarck n'avait pas encore beaucoup fait parler de lui; il n'était pas représentant titulaire de la noblesse, à ce Landtag; il n'était que le suppléant. Son chef d'emploi étant tombé malade, le futur chancelier fut appelé à siéger.

On discutait, un jour, un projet de fondation de crédit agricole, lorsque le député ayant, dans le cours des débats, dit, à tort ou à raison, que le mouvement allemand de 1813 n'avait pas été causé seulement par la haine des Français, mais aussi en vue d'obtenir une Constitution, M. de Bismarck se leva et, quoique débutant, peu connu alors, il répondit à cette allégation par les paroles suivantes, qui peignent merveilleusement l'homme et donnent la clé de toute sa vie politique.

"Je me sens forcé de répondre, tout de suite, à un passage qui fera du bruit dans le pays: je veux parler de la phrase où l'orateur qui m'a précédé a prononcé le mot de Constitution. Je ne puis pas admettre que le soulèvement de 1813 ait eu besoin d'une autre cause que la honte que chaque Prussien doit ressentir, en voyant des étrangers dans notre pays." (Cette phrase est accueillie par de longs murmures). M. de Bismarck continue, d'une voix tremblante —on ne dit pas si c'est de colère ou à cause de la timidité d'un premier *speech*—"A mon avis, c'est vouloir offenser l'honneur national que de parler de la sorte. Est-ce que les mauvais traitements, est-ce que les avilissements que l'on subissait, de la part des Français, ne suffisaient pas pour faire bouillir le sang de toute la nation? Je crois, pour ma part, que la haine de l'étranger avait été toute les autres sentiments."

Cette allocution, aussi brutale qu'inattendue, souleva une véritable tempête, que l'on eut bien de la peine à apaiser, mais elle dégénéra, dès le lendemain, en ovation. Depuis, on ne le voyait parler et agir depuis vingt ans, depuis seize ans surtout. Deux passions l'animent: la haine de la Constitution et la vengeance contre la France —vengeance toujours ardente, toujours active, jamais assouvie.

Nous n'avons pas à nous occuper de son horreur de la Constitution de son pays, des libertés de son pays; c'est l'affaire des Allemands. Tant pis pour eux s'ils se laissent guider par un homme qui a écrit tout à sa haine, s'ils lui permettent de fouler aux pieds leurs droits, leurs libertés; de faire litière de la représentation nationale. Mais en face d'un tel spectacle, on s'étonne que le peuple français se laisse distraire du danger auquel il est constamment en butte, de l'objectif qu'il doit poursuivre.

Il est impossible de n'être pas frappé des traits parfaits de ressemblance qui existent entre les deux situations de 1875 et de 1887. Alors, comme aujourd'hui, M. de Bismarck était exaspéré de voir la France se relever si vite de ses désastres, et se refaire, bientôt, une armée formidable. C'est cela, précisément, qu'il voulait, avant tout, empêcher et nous devons avouer qu'à son point de vue, il avait raison; la haine l'aveuglait bien. Il s'en fallut de bien peu qu'il n'attaquât la France, et, quoi qu'on en ait dit, c'est bien réellement d'empereur de Russie qui l'en empêcha. Il faut avoir lu et relu tout au long, très-attentivement, la correspondance publiée, dernièrement, par le général LeFlo, pour en rester convaincu. Après cette lecture, le doute n'est plus admissible.

Alexandre II agit il directement sur M. de Bismarck? Assurément, non. Il fit alors, de passage à Berlin, peser sa volonté sur le vieil empereur Guillaume, qui arrêta M. de Bismarck prêt à lancer ses foudres.

Mais il ne faut croire qu'il aurait déclaré la guerre. Toutes celles qu'il a faites, de dessin prémédité, il a su en faire retomber la responsabilité sur les autres, en les forçant à l'attaquer.

Rien de curieux comme sa conversation, à ce sujet, avec le général Ignatieff. Le chancelier est bien retors, mais il a des moments d'abandon où il livre trop sa pensée et dévoile impudemment ses desseins. Il s'agissait de la guerre de la Prusse contre l'Autriche, en 1866. "Le difficile, dit-il, au diplomate russe, n'était pas de battre les Autrichiens; pour cela, nous n'avions nullement besoin de grands préparatifs. Là où la difficulté devenait sérieuse, c'était de les amener à nous déclarer la guerre, afin de prouver à l'Empereur, très opposé à toute action par les armes, qu'elle était nécessaire à notre défense."

Ainsi, obliger les autres à l'attaquer pour pouvoir prendre une allure défensive—telle a toujours été l'habileté de M. de Bismarck. Elle n'a jamais brillé plus vivement qu'en 1870.

De la correspondance de M. le général Leflô, où l'on voit entrer, tour à tour, en scène, Alexandre II et le prince Gortchakoff, il ressort ce conseil donné à la France, tantôt directement, tantôt à mots couverts, et qui était, évidemment, le fond de la pensée de la Russie, en 1875: "*Soyez forts, très forts.* C'est le seul moyen de l'emporter, en cas que l'on en vienne aux mains; c'est, surtout, le grand moyen d'éviter la guerre. Plus vous serez forts, plus on vous respectera. Malheur à vous, si vous faiblissez, si vous cédez; on vous fera tant de misères, que l'exaspération vous portera à commettre quelque faute, à mettre les apparences contre vous; alors tout sera perdu. Avec l'astuce qu'on lui connaît, Bismarck vous fera passer, une fois de plus, pour la nation turbulente par excellence, et jetant constamment le désordre en Europe."

Telle est, sinon la tapeur, au moins l'esprit de la correspondance dont nous parlons; elle semble avoir été écrite, non pas en 1875, mais en 1887, tant les deux situations se ressemblent. Celle d'aujourd'hui, principalement, impose de grands devoirs à la France. Il dépend de la République de conserver la paix. Elle a aujourd'hui la force qu'on lui conseillait d'acquérir. Il ne lui manque, pour gagner la confiance des autres gouvernements, pour rendre tout à fait indissoluble son union avec la Russie, qu'un peu plus de stabilité à l'intérieur. Est-ce trop exiger d'elle que de le lui demander? A une heure si solennelle, est-il impossible de faire trêve à la chasse aux ministères? L'avenir, l'honneur du pays ne doivent-ils pas passer avant les questions de personnalité, ou même de réformes partielles, dont l'utilité et les conséquences bienfaisantes sont, quelquefois, très douteuses?

Le steamer de la ligne commerciale de vapeurs français *Nantes*, capitaine Arthur, est arrivé hier au Havre.

Les rhumes et les refroidissements chroniques de même que toutes les affections de la gorge et des poumons se guérissent avec le **Scott's Emulsion** composée d'huile de foie de morue et d'hypophosphites. C'est un émulsion crémeux, aussi agréable que le lait au goût, se digérant facilement par les estomacs les plus délicats. Veuillez lire ce qui suit: "Je conseille l'émulsion de Scott le remède par excellence pour les maladies tuberculeuses ainsi que pour toutes les maux de la gorge et des poumons." W. R. S. CONNELL, D. M., Manchester, O.

☞ Il sera vendu aujourd'hui, à midi, à la Bourse de commerce de l'Arcade, au plus offrant deux actions de la Bourse de commerce. Pour une annonce plus bas de M. Ben Onorato, enhanteur.

La Salsepareille d'Ayer nécessite une moindre dose, et est plus efficace dose pour dose, qu'aucune autre medecine pour le sang.

LOUISIANE.

Le *Pionnier*, Napoléonville, paroisse Assomption, du 4 juin:

—A propos de figues.—

Elles vont mûrir, elles mûrissent, elles sont mûres!

On ne dit pas *mures*, comme certains grammairiens feignent de le croire en Louisiane. L'Athénée proteste.

Mais s'il est en Louisiane un fruit délicieux, savoureux, sucré, exquis, et dont les papilles de la langue s'humectent avec bonheur, plus qu'un sirop de batterie et plus qu'au miel de l'Hybla, plus qu'au nectar dont s'abreuvaient voluptueusement les dieux et les déesses de l'Olympe, plus qu'aux baisers dont la vingtième année a le doux secret et le doux privilège, c'est assurément la figue.

Ce n'est pas sans raison qu'on l'a nommée *céleste*.

On aurait pu l'appeler *divine*.

Quand le maréchal de Richelieu, le vainqueur de Mahon, rendit visite à son souverain Louis XV, le roi de France demanda au maréchal comment il avait trouvé les figues de Minorque.

Qu'aurait-il dit des figues de la Louisiane?

Car notre figuier vient certainement du Paradis terrestre.

Il est ici dans son sol, dans son air et dans son ciel. Il est à sa latitude. La terre lui donne l'humidité qui développe, le soleil lui prodigue les caresses qui surcrent et ses fruits sont innombrables sous les grandes feuilles vertes et lustrées dont Adam et Eve firent leur premier vêtement!

Car la légende sacrée, antérieure aux tailleurs et aux couturières, le dit positivement. Le premier habit et la première robe furent une feuille de figuier. Le drap d'Elbeuf et la soie de Lyon ne vinrent que longtemps après, mais pour cacher plus clair et souvent pour cacher des imperfections physiques inconnues aux premiers temps du monde et de l'innocence.

Il se pourrait bien, après tout, que la feuille de figuier fut le figuier lui-même. Le figuier, avec ses branches qui pendent et forment un cercle, avec ses larges feuilles que le soleil ne pénètre pas et qui donnent une ombre fraîche, est un voile charmant. Les moqueurs s'y nichent volontiers, sans y chanter toutefois. C'est dans les pêchers, les pruniers et les lilas que les moqueurs chantent.

Mais le figuier est bien positivement un arbre de la Louisiane. Il y pousse à merveille. Il y devient superbe. Il y donne des fruits succulents et divins. Et nous nous étonnons vraiment que notre Etat, qui compte un million d'habitants, n'ait pas au moins vingt ou trente millions de figuiers. Si la figue dorée, cueillie au matin, est absolument délicieuse, la confiture de figues n'est pas moins bonne. Et ce n'est pas le sucre qui nous manque. La figue séchée est très nourrissante. Les Arabes en vivent. Et nous-mêmes, en gens qui ne connaissent ni leurs pays ni leurs richesses, achetons-nous point les figues conservées et séchées de Marseille quand nous pourrions en fournir à tous les Yankees de l'Amérique et d'ailleurs? Est-ce sage?

Amis, plantons des figuiers.

C'est un arbre de facile entretient, qui rapporte tous les ans et qui a la vie dure. Il est plus beau que le saule. Mais il faut le tailler et le nettoyer. Car tout arbre de bien, comme tout homme et tout enfant, doit être soigné et cultivé.

Les Grecs et les Romains en leurs temps, avaient voué une espèce de culte à cet arbre, dont ils apprécaient certainement les fruits, ayant la bouche aussi fine que nous. Ils couronnaient de feuilles de figuier les statues de leurs déesses et s'en ceignaient le front dans les fêtes publiques. Seulement, les Romains, qui avaient le désavantage d'ignorer la langue française, appelaient le figuier *ficus*. Quant aux habitants des Indes, dit Bernardin de St. Pierre, l'auteur de *Paul et Virginie*—un petit roman qui vaut mieux que tous les gros romans de Zola—ils nommaient le bananier le *figuier d'Adam*. "Car le bananier a de nombreux rapports avec les premiers besoins des hommes, aux premiers jours du monde, de l'innocence et de l'inexpérience."

En tout cas, selon le proverbe, bienheureux ceux qui *dorment sous le figuier*.

Le Times, Shreveport, paroisse Caddo, du 9 juin:

Les rapports sur les récoltes continuent à être favorables, et, cela, dans toutes les directions. Le coton est en bon état la tige en est très saine. On dit que certains champs n'ont pas été complètement nettoyés, mais, partout, le plant est bon et vigoureux. Nous en dirons autant du maïs.

—Le premier coton en fleurs, de la saison, nous a été présenté, vendredi, par Hettie Parson, de couleur, qui réside sur les collines, à cinq milles de Shreveport. Dans quelque temps, la floraison sera générale. Les grabots attireront ensuite l'attention, puis on songera à expédier les premières balles. La grande saison sera alors ouverte.

—Vendredi dernier, a été organisée, à Shreveport, une compagnie en vue d'exploiter l'extraction du pétrole dans le nud-ouest de la Louisiane. Le but de la nouvelle compagnie est, dit-elle-ci, la production du pétrole, du charbon, du gaz, du fer, des substances minérales et volatiles. La compagnie raffinera et fabriquera les produits et les vendra dans l'Etat de la Louisiane, dans le Texas, et en général, dans le Sud et le sud-ouest. Le capital est fixé à $100,000, divisés en 2,000 actions de $50. Voici les noms des membres du bureau de directeurs:

MM. Benjamin S. Wettermarck, de Nacogdoches, Texas, président; N. Gregg, vice-président; J. G. McWilliams, trésorier; A. Currie, secrétaire. Presque toutes les actions sont déjà enlevées.

On a, dernièrement, découvert du pétrole dans le comté de Nacogdoches, Texas. Il résulte, des enquêtes faites, que l'huile, obtenue des puits percés récemment, est d'une excellente qualité. Tout indique que le rendement dépassera les espérances et l'entreprise est appelée à un grand succès.

Sur d'autres points, les essais sont aussi fort encourageants. On n'a encore rien tenté, dans notre paroisse, mais les hommes compétants sont sûrs d'y trouver du pétrole. Il y a, ici, différentes qualités de minéraux qui veulent être examinés—la compagnie compte sur un succès, ici comme ailleurs.

—Nos fermiers et nos planteurs sont menacés de trop de pluie. Il ne nous en faut pas beaucoup, maintenant. Les ondées de la semaine dernière n'étaient pas nécessaires; pourtant, elles ont été bien accueillies. L'excès de pluie est ruineux pour l'agriculture. Ce que nous demandons, c'est un soleil qui dure deux semaines. Il est malheureusement probable que nous ne l'obtiendrons pas; tout nous fait croire que la pluie va continuer. Espérons que les prédictions, là-dessus, seront démenties par les faits.

M. de Bismarck.

M. Anatole France, dans le *Temps* du 22 mai, parle d'un livre ("Le prince de Bismarck, sa vie et son œuvre") qu'a publié, récemment, Mme Marie Dronsart. Nous extrayons, de la revue de l'ouvrage, les renseignements et les réflexions qui suivent:

Ce qu'est M. de Bismarck, on le voit. Ce qu'il a dit, on l'a entendu. Ce qu'il a fait, on le sait trop. Mais que pense-t-il? que croit-il? Quelle idée se fait-il de lui-même, de la vie et de la destinée de l'humanité? Personne peut-être ne le sait. Et ce serait pourtant une chose curieuse à connaître que la philosophie du prince de Bismarck.

On a dit que cet esprit si fort confessait la foi religieuse de la multitude, et que même il y mêlait des superstitions antiques et grossières, que, par exemple, il tenait pour malheureuses certaines jours et certaines dates. Il s'en est défendu. "Je prendrai place, a-t-il dit, à une table de treize convives aussi souvent qu'il vous plaira, et je m'occupe des affaires les plus importantes le vendredi ou le 13 du mois, si c'est nécessaire." but! A cet égard, il s'estime libre. Par contre, il avoue avoir été frappé d'une terreur superstitieuse quand le roi lui conféra le titre de comte. C'est une vieille croyance en Poméranie que toutes les familles qui reçoivent ce titre s'éteignent promptement. Je pourrais en citer dix ou douze, disait longtemps après M. de Bismarck; je fis donc tout pour l'éviter; il fallut bien enfin me soumettre. Mais je ne suis pas sans inquiétude, même maintenant."

Il ne paraît pas que ce soit là une pure plaisanterie. On dit aussi qu'il vit des fantômes dans un vieux château du Brandebourg. Quant à sa croyance en Dieu, elle semble profonde. La foi chrétienne a même arraché à ce superbe des accents d'humilité. N'est-il pas écrit publiquement: "Je suis du grand nombre des pécheurs auxquels manque la gloire de Dieu: je n'en saurai pas moins, comme eux, que, dans sa grâce, il me voudra pas me retirer le bâton de l'humble foi, à l'aide duquel je cherche ma voie au milieu des doutes et des dangers de mon état." Je ne suis pas tenté de suspecter cette mesure la sincérité du sentiment qu'exprment ces paroles pistiques. Il n'est pas surprenant que M. de Bismarck soit un esprit religieux, puisqu'il joint à beaucoup d'imagination un dégoût instinctif des sciences naturelles et positives. De tout temps il a volontiers consulté "la Bible et le Ciel étoilé," et fait comme un autre son roman de l'Idéal.

On le dit triste, et je l'en félicite. Il méprise les hommes, et pourtant leur inimitié lui pèse. Il s'écrie amèrement: "J'ai été fait de beaucoup et aimé d'un petit nombre (1866).—Il n'y a pas d'homme si bien détesté que moi de la Garonne à la Néva (1874)." Il sait qu'en Prusse même il serait maudit si la victoire n'avait assuré ses desseins. "Que nous soyons vaincus, disait il avant Sadowa, et les femmes de Berlin me lapideront à coups de torchons mouillés."

Pour comble de misère, cet homme qui a tant agi ne découvre plus, à la réflexion, de raisons d'agir en ce monde. Il ne trouve même plus un sens possible à la vie. "Que la volonté de Dieu soit faite! écrit-il en 1876. Tout n'est ici bas qu'une question de temps; les races et les individus, la folie et la sagesse, la paix et la guerre vont et viennent comme les vagues, et la mer demeure. Il n'y a sur la terre qu'hypocrisie et jongleric! Que ce masque de chair nous soit arraché par la fièvre ou par une balle, il faut qu'il tombe tôt ou tard; alors apparaîtra entre un Prussien et un Autrichien une ressemblance qui rendra très difficile de les distinguer l'un de l'autre."

Vingt ans plus tard, dans une heure intime et solennelle, il sentit lui monter au cœur l'épouvante et l'horreur de son œuvre. C'était à Varzin. Le jour tombait. Le prince, selon son habitude, était assis après son dîner, près du poêle, dans le grand salon où se dresse la statue de Rauch; la *Victoire distribuant des couronnes*. Après un long silence, pendant lequel il jetait de temps à autre des pommes de pin dans le feu et regardait droit devant lui, il commença tout à coup à se plaindre de ce que son activité politique ne lui avait valu que peu de satisfaction et encore moins d'amis. Personne ne l'aimait pour ce qu'il avait accompli. Il n'avait fait par la le bonheur de personne, ni de lui-même, ni de sa famille, ni de son état. Il se tut.

Quelqu'un lui suggéra qu'il avait fait celui d'une grande nation.

—Oui, mais le malheur de combien? répondit-il. Sans moi, trois grandes guerres n'auraient pas eu lieu, quatre-vingt mille hommes n'auraient pas péri; des pères, des mères, des frères, des sœurs, des veuves ne seraient pas plongés dans le deuil. J'ai réglé tout cela avec mon créateur, mais je n'ai récolté que peu ou pas de joie de toutes mes œuvres.

Au jugement du moraliste, M. de Bismarck est plus grand pour avoir eu cette pensée que pour avoir bouleversé l'Europe.

LA FRAUDE SUR LES BEURRES, EN FRANCE.—Nous avons fait connaître les dispositions principales de la loi pour réprimer la fraude sur les beurres.

Voici le texte d'une circulaire que les procureurs généraux viennent d'adresser aux procureurs de la République, et qui a trait, non-seulement à l'application de cette loi, mais, de plus, à la surveillance des falsifications en général; elle offre donc un double intérêt:

"Monsieur le procureur,

"Le *Journal officiel* a promulgué, récemment, la loi votée par la Chambre des députés et le Sénat, au sujet de la répression des fraudes commises dans la vente des beurres.

"En la portant à votre connaissance, je ne saurais trop appeler votre attention sur la nécessité de faire étroitement surveiller par vos auxiliaires et les agents placés sous vos ordres, tout ce qui a trait à l'alimentation publique.

"Cette surveillance, bien entendu, est destinée à être profitable à tous; surtout, sans doute, aux classes laborieuses exposées à être victimes de ces sortes d'exploitations.

"S'il convient qu'elle soit pratiquée sans excès de rigueur, il importe aussi qu'elle ne subisse aucune défaillance.

"Je vous prie donc d'adresser des instructions à vos auxiliaires, pour que les prescriptions de la loi du 14 mars 1887 soient strictement observées et vous aurez soin de déférer à la justice tous ceux qui contreviendraient.

"Vous voudrez bien également veiller à ce que les autres produits alimentaires, et en particulier le lait, qui reste soumis au régime légal antérieur, soient aussi l'objet d'examen sérieux, permanent, qui combatte les fraudes trop souvent constatées et qui se manquant pas souvent de se produire."

On peut, en toute sûreté, donner aux enfants les Pilules d'Ayer, elles sont agréables au goût. C'est le meilleur cathartique connu.

Angleterre et Russie—La situation en Asie.

On lit, dans la *République Française* du 25 mai:

Comme nous l'avons montré dans un précédent article, la Russie se fraye une route vers les Indes; après une série de tentatives inutiles, le gouvernement moscovite, qui s'était emparé de Taschkend et qui avait noué de cordiales relations avec l'émir de Boukhara,—le chef de l'Islam dans l'Asie centrale,—s'aperçut que le chemin le plus direct du Caucase à Hérat passe par Kizil-Arvat et par Aschabad, c'est-à-dire à travers un désert de sable où l'on ne connaît que quatre oasis. C'eût été une entreprise insensée que de conduire une armée dans ces parages. Quand, au mois de mai 1866, l'émir de Boukhara se fut refusé à recevoir les envoyés de la Russie et qu'il fallut employer, pour le réduire à la soumission, 19 compagnies d'infanterie, 5 *sotnies* de Cosaques et 23 pièces d'artillerie, trois cents soldats russes—de la race de ceux qui ont supporté les effroyables fatigues de Chipka—furent terrassés par les fièvres ou la soif. L'assaut des forts de Dehisak et d'Ura-Tulé—les seuls faits de guerre de cette courte campagne—ne coûta la vie qu'à six hommes et à deux officiers.

Ce fut une idée de génie que celle du général Annenkow, chef suprême de la mobilisation russe: relier la mer Caspienne à l'Asie centrale en jetant hardiment, à travers l'Océan de sable, une voie ferrée suffisante pour le transport des troupes et du matériel de guerre. L'histoire de la construction de ce chemin de fer est d'autant plus curieuse que, pour la première fois, une armée a construit et exploité elle-même une voie ferrée. On sait qu'en 1871 l'armée d'invasion comprenait six sections de chemin de fer, dont une bavaroise. Spectateur attentif de ces essais, le général Annenkow crée, en 1880, un bataillon de chemins de fer de la Révolution et en juin, à un titre quelconque, à l'administration des chemins de fer. Puis il entreprend de pousser plus loin la ligne qui reliait alors déjà le port de Krasnovodsk à la petite ville de Kizil-Arvat.

Que de difficultés à surmonter! Ce n'est pas que le tracé de la ligne dut rencontrer des montagnes ni des terrains rocheux; tout au plus avait-on à traverser trois fleuves: le Tedschen, le Murghab et l'Amur-Dajà, et une innombrable quantité de canaux, rivières et marais. Mais le climat de ces contrées inhabitées est détestable; la fièvre intermittente y règne, ainsi que des affections du foie. Les traverses des rails ne s'enfoncent pas dans le sable: le vent souffle avec une violence incontinuée, si bien qu'en 1880 les tranchées creusées dans les dunes pendant la journée étaient recouvertes, durant la nuit, par des monceaux de sable.

Le général Annenkow ne se laissa pas arrêter par ces premières et redoutables difficultés; il expédia sur Kizil-Arvat un deuxième bataillon de travailleurs de fer, un matériel spécial; pour intéresser le commerce russe à cette colonisation entreprise, on déplaça la gare de départ de Michailowsk—dont la baie est d'un accès difficile aux bâtiments de tonnage moyen—à Krasnovodsk; puis les opérations furent continuées avec une merveilleuse ténacité. Comment a-t-on pesé les rails? En humectant, pendant un ou deux mois, le sable du désert avec l'eau puisée dans la mer Caspienne et amenée à grands frais: on a obtenu ainsi une base assez consistante pour qu'elle n'ait pas bougé depuis cinq ans, de la moindre réparation.

Aujourd'hui, la voie ferrée s'arrête à Geurs, au delà d'Aschabad. Le prix de revient est de 18,000 roubles par verste, soit le dixième à peine de ce qu'ont coûté tous les autres chemins de fer russes. On s'explique, d'ailleurs, cette prodigieuse différence par ce fait que l'on n'a eu à procéder, pour la "construction du chemin de fer d'Aschabad, qu'à cinq ou six expropriations de minime importance. Soulignons pas que le Turkestan est relié avec les contrées de la mer Caspienne; le chemin de fer est sillonné par 80 locomotives, 1,000 wagons ordinaires et 500 wagons découverts; les mesures ont été prises de telle façon que l'on peut faire circuler 12 trains à 15 wagons chacun par jour. Le transport d'une division exigerait donc à peine un délai de quarante-huit heures.

Toute la région soumise à la domination russe a été organisée militairement; à la tête des districts sont des officiers supérieurs; à Merv, le colonel Alichanow; à Achal-Tekké, le colonel Nestonow; à Tedschen, le major Machdum-Kuli-Chan; à Krasnovodsk, le colonel Smirnow, et à Pristaw, le capitaine Wolchinsky. Nous avons dit que la Russie avait installé, dans le Turkestan proprement dit, à peu près l'effectif de deux corps d'armée. Sur la frontière du pays de Boukhara, dont l'émir était dévoué aux intérêts de la politique anglaise, la forteresse moscovite de Samarcande abrite 5 bataillons d'infanterie et 1 régiment de cosaques. Du côté de la frontière chinoise, le pays est accidenté, se prête mal aux opérations militaires. Des postes ont été construits au débouché des routes que suivent les caravanes: à Namagan, 1 bataillon, 1 régiment de cosaques et 1 batterie à cheval; à Vernoe, 3 bataillons, 1 régiment d'infanterie montée et 1 batteries d'artillerie de campagne.

L'effectif total de l'armée russe s'élève à 1,140,000 hommes et 2,624 canons, auxquels il faut ajouter 41,000 hommes des bataillons des frontières, 142,000 cosaques et 15 batteries des circonscriptions du Caucase. L'armée active incorporé, chaque année, 180,000 recrues qui restent sous les drapeaux pendant six ans; en période de guerre, la première ligne paraîtraient, en cas de mobilisation, les milices qui sont organisées en légions et escadrons ou *ostnies*. Tous les miliciens russes ont servi dans l'armée active; si l'on parvenait à les équiper, on aurait encore environ 2 millions de combattants exercés.

De son côté, l'Angleterre dispose, aux Indes, de trois armées: celles de Madras, du Bengale et de Bombay. L'infanterie indigène comprend 125 bataillons à 720 hommes chacun; la cavalerie, 47 régiments à 480 hommes, et l'artillerie, 9 batteries; l'armée anglaise proprement dite, celle qui se recrute dans la métropole, compte 61,000 hommes. Les forces anglaises sont donc notablement inférieures à celles que la Russie a rélnies sur la frontière afghane. Si l'on veut toutefois envisager le problème sous toutes ses faces, on doit tenir compte de ce fait que la Russie est une puissance continentale, exposée aux agressions de ses voisins européens, et que la mobilisation de son armée présente de réelles difficultés. C'est ainsi que l'on fixe à 14 jours la durée de la mobilisation de la garde impériale.

Les deux adversaires resteront-ils en présence l'un de l'autre, l'arme au bras? C'est ce que nous saurons bientôt. S'ils en viennent aux mains, il paraît bien difficile de prévoir quel sera le résultat de cette lutte formidable.

UN LEGS A LA VILLE D'EPERNAY, FRANCE.—Un legs considérable vient d'être fait, par M. et Mme Auban-Moët-Romont, à la ville d'Epernay. Le maire en informe ses administrés par l'avis suivant:

MAIRIE DE LA VILLE D'EPERNAY.

Le maire de la ville d'Epernay s'empresse de porter à la connaissance de ses concitoyens que, par acte authentique en date du 17 mai courant, M. et Mme Auban-Moët-Romont ont fait don à l'hospice d'Epernay d'une somme de 1,400,000 francs pour la construction du nouvel hospice-hôpital en ce moment à l'étude, et dont la nécessité se faisait si vivement sentir.

Il est heureux de faire connaître cette bonne nouvelle à la population, qui l'accueillera, il en est convaincu, avec la plus grande satisfaction.

Il croit être l'interprète de tous en adressant aux généreux donateurs l'expression de ses plus vifs sentiments de profonde gratitude.

Le maire d'Epernay,
CHARLES GÉRARD.

Politesse.

—Oh vas-tu ainsi en habit noir?

—Chez M. et Mme Bouteral, qui m'ont invité à dîner.

—Mais ches eux l'habit n'est jamais de rigueur.

—Je sais bien. C'est pour ça.

—Quand ils me verront en tenue de gala, ils ajouteront au menu quelques fins supplémentés et des vins de derrière les fagots.

Décédé, aujourd'hui à 7 1/2 P. M., M. PAUL LAVASSEUR, fils de Firmin LeVasseur, âgé de 35 ans, natif de la Nouvelle Orléans. Les amis et connaissances des familles LeVasseur, Cousin, ainsi que les membres de la loge de l'Etoile Polaire No. 1, sont respectueusement invités à assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui samedi, le 11 juin 1887, à 4 1/2 heures précises. Le convoi partira de sa dernière résidence, rue Moreau, entre Enghein et Musique.

De la part de sa famille.

PICKWICK CLUB BUILDING,
No 146 rue du Canal.
B. TREMOULET
Vend en gros et en détail VINS et LIQUEURS de toutes sortes, Comestibles de choix, etc.
Livraison à domicile 8 nov96—1anPP

Avis au public.

Il ne sera pas permis aux voyageurs qui voudraient pêcher de monter sur les trains ou d'en descendre, à l'ouverture faite pour laisser passer les navires, en aval du pont du Northeastern Railroad ou de la partie de la voie construite sur pilotis, entre Little Woods et le rivage du nord.

E. L. TYLER,
Surintendant.
11 juin—2f

ACHETEZ
Vos Vêtements et vos Articles de Toilette ainsi que vos Chapeaux
—CHEZ—
C. LAZARD & Cie.
MAGASIN ANCIEN ET SUR D'UN PRIX,
Nos 29, 31 et 33 rue du Canal, coin North Peters.
24 oct—66 1 an—dim sur les sam

QUARTIER GÉNÉRAL D'IMMIGRATION
—AU BUREAU DE—
La Red River Land Company of Louisiana,
102, RUE DU CANAL, NOUVELLE-ORLÉANS,

Notre bureau est prêt à recevoir ceux qui sont à la recherche d'une demeure en Louisiane. Nous avons maintenant de grandes terres qui sont subdivisées en petites fermes convenables pour les immigrants. Des livres en anglais, allemand et français, donnant une description des ressources de cet Etat, seront fournis, et le transport à bon marché sera donné aux colons sur chemin de fer ou bateau.

Les propriétaires de plantations ou de terres boisées trouveront leur avantage à faire partie de la "Red River Land Company."

Cette Compagnie dont le capital est fixé d'après sa charte à Un Million Cinq Cent Mille Dollars est sous la gérance du Conseil de Direction suivant: W. J. Behan de Zaberbier, et Behan, de la Ville Orléans; John I. Adams, de John I. Adams & Co. de la Ville Orléans; J. Hassinger de la "German Gazette", Ville Orléans; E. K. Converse, Marchand Commissionnaire, Ville Orléans; S. P. Walmsley & Co., Ville Orléans; A. Meyer de V. & A. Meyer, Facteurs de Coton, Ville Orléans; Geo. Nicholson & Co., propriétaires du "N. O. Picayune", Page M. Baker, gérant du "Times Democrat", Ville Orléans; H. H. Baker du T. D. et du "South Illustrated", Ville Orléans; John Woitz, agent de propriétés foncières et d'immigration, Natchitoches; A. E. Lemée, percepteur de terres publiques des Etats Unis, Natchitoches; H. B. Walmsley, marchand de Natchitoches; W. H. Jack, avocat de Natchitoches; L. Caspari, président du chemin de fer de Natchitoches. 3 juin—7

ESTATE OF JAMES D. EDWARDS. LEON F. HAUBTMAN
EDWARDS & HAUBTMAN,
22 & 23 FRONT STREET, ET 21 & 31 DELTA STREET,
—NOUVELLE ORLÉANS—
SPÉCIALITÉ D'APPAREILS A SUCRE.
OUVRAGES EN CUIVRE ET EN TOLE.
Vacuum Pans Hepworth & Centrifugals. Mixers. Machines à vapeur et machines à régler le mouvement (Roots) engines, équipages à vapeur, chaudières à cylindre et à tubes, clarificateurs, Evaporateurs, wagons à sucre, réservoirs (tanks) à sirop et mélasses.
Articles pour mécaniciens, habitations et bateaux à vapeur.
Agents pour les pompes à vapeur de Knowles, Kapwie's Steam Pump Works.
Propriétaires des "Crescent City Cotaice Work".
26 avril 3 mois Mar. Jeu Sam. Vert

Hôtels et Sources.

Pension à la Baie St-Louis.
UNE famille particulière résidant à la Baie St-Louis—en dehors du village de ce nom—est en état de prendre quelques pensionnaires, pour la saison, à raison de trente à trente-cinq dollars par mois par personne. Pour les enfants et pour les domestiques, facilité prix.
Adresser toute communication aux initiales A. B. Baie St Louis, Mississippi.
11 juin—1 mois

MILNEBURG.
WASHINGTON HOTEL,
A l'extrémité du Vieux Lac.
JOHN TOBIN, Propriétaire.
Est ouvert pour la saison de 1887.
Le seul restaurant de premier ordre sur les bords du lac. Les meilleurs vins et les liqueurs les plus choisies. Prix réduits. Excellentes cabinets de bains avec eau pure non corrompue par les canaux. Le grand et du dessechement. Très belle musique militaire tous les soirs de 5 à 8 et 11 h. du soir. Le Prof. Schindler, chef d'orchestre du grand Opera, prendra plusieurs leçons. Pour les départs par le train voir l'annonce du chemin de fer Pont Chartrain.
21 mai—1m—sam et dim

Hôtel des Pyrénées et Pension Française.
P. BALLE.....Propriétaire
A l'angle des rues Alfred et Alameda, Los Angeles, Californie.
Logement conf